

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Humeur

Jacques Folch-Ribas

Volume 17, Number 6 (102), November–December 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30960ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Folch-Ribas, J. (1975). Humeur. *Liberté*, 17(6), 108–110.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Littérature française

HUMEUR

(Et puis, je me suis dit : qu'importe, cela fera peut-être sourire ces quelques amis-là.)

A quoi bon pester contre la prostitution dans les lettres (me disais-je) ! Cela ressemble beaucoup trop à l'attitude donquichottesque : les moulins à vent sont très nombreux, ils se portent bien malgré les quelques coups de lance de quelques gentilshommes auxquels on prêtera la Triste-figure. Je serai donc de ceux-là, et ce sera dommage puisque j'aime le rire.

Les lettres françaises sont pourries. C'est la grande décadence, la vraie, celle que l'on ne perçoit qu'après coup, et qui n'indigne plus personne. Là, c'est grave. (Me disais-je encore.) Mais la petite voix de mon esprit moqueur ajoutait : à quoi bon le dire, le redire. Il n'y a rien à faire ; si tu veux prouver le mouvement, bouge, voilà tout.

Et aussi, qui te lit ? Ici, à LIBERTÉ ? Quelques amis, au plus ; probablement convaincus déjà de ce que tu vas écrire.

Et puis, je me suis dit : qu'importe, cela les fera peut-être sourire, un petit instant. Voilà pourquoi.

* * *

Parlons du prix des livres, d'abord : il paraît qu'ils sont chers. Je m'en moque, et de façon absolue. Le problème n'est pas là. Le problème c'est qu'ils ne sont pas bons. Ne les achetez pas, voilà tout. Cette année, cette saison (quel mot ! celui

des arrivages de légumes !) cette saison, donc, vous avez un Yourcenar tout neuf. Trouvez-le. Vous avez aussi un Pierre-Jean Rémy... peut-être, un Malraux, et puis c'est tout. Ce n'est pas cher. Car un livre de douze dollars (un bon roman) cela se garde toute une vie, cela se laisse en héritage, cela n'a pas de fin. Alors qu'un disque de huit dollars... voulez-vous me dire ce que vous faites avec un disque, lorsque vous avez écouté pendant vingt minutes les banalités d'un petit poème écrit par un inculte (sinon analphabète) ? Cela mérite la poubelle, ou le fond de tiroir.

Un film ? Quatre ou cinq dollars ? Pour une heure et demie ? Attendez donc, vous l'aurez à la télévision pour quatorze centimes (dix centimes de capitalisation pour l'appareil, et quatre centimes d'électricité).

Alors, le problème du prix des livres... il n'y a pas de problème. Il suffit de ne pas se laisser vider par la publicité des éditeurs, de la critique et des prix.

* * *

Le roman français est mort, disent les critiques. Du même souffle, les mêmes critiques disent que le roman, c'est toute la littérature. Le plus difficile, le plus représentatif. Il faudrait savoir !

Ah, bien sûr, si l'on se fie à la publicité, et à la mode, et au tam-tam que lui déversent radio, télévision, journaux !

On se promène dans les rues, on voit des *affiches* avec le portrait — oui, le portrait — de la belle romancière, à laquelle on a promis le Goncourt, ou le Renaudot. Elle va l'avoir, elle l'aura, lisez, lisez... c'est bien sûr indigne, et prostitué.

Ajar refuse le prix Goncourt. Trop tard, et très bien calculé. L'éditeur publie ceci : Prix Goncourt malgré lui ! Ce serait risible, si ce n'était pas tragique.

Le plus fort, et le seul vrai : c'est que ces romans dont on parle sont mauvais. Mais mauvais ! C'est risible, et grinçant. Je respecte les mauvais romans, parce que l'auteur, derrière, c'est une personne, c'est une souffrance, c'est une vérité : la sienne. Mais le tam-tam autour, c'est monstrueux.

* * *

Les éditeurs ? On rouspète (la critique et les écrivains aussi) contre les éditeurs. Il n'est pas de mot qu'on ne prononce, contre eux. Mais on s'empresse de les citer, dans chaque chronique, comme si la loi l'y obligeait, comme si c'était normal, aussi, et justice !

Pas un article, pas un articulet où l'éditeur d'un roman ne trouve son nom, bien étalé, voire son adresse, afin que nul n'en ignore. Publicité gratuite, pour ceux que l'on vomit par ailleurs ? C'est amusant.

* * *

Les auteurs ? Tout ce qui semble les intéresser, c'est de vendre. Nous en sommes là. C'est un peu bas.

* * *

Vous saviez tout cela ? Bon, je vous aurai donc donné à lire un peu d'amitié, un peu de complicité. Critique d'humeur, excusez-la comme disent les chanteurs de folklore, au Québec, après une chanson connue, et peut-être mal chantée.

* * *

J'arrête donc là ces extraits de chronique, pour cette saison. N'est-ce pas qu'il y a des économies de papier qui s'imposent ? L'inflation doit être vaincue, l'arbre est plus beau sur pied que coupé... Après tout, dans un siècle ou deux, on remplira assez de pages avec des analyses complètes de notre décadence. J'aimerais bien lire ça.

JACQUES FOLCH